

Catherine Lefèvre ne put s'empêcher de sourire ; mais, reprenant aussitôt son air sérieux :

— Toutes vos raisons, Jean-Claude, dit-elle, ne peuvent me convaincre ; mais, je l'avoue, le silence de Gaspard m'effraie... Je connais mon garçon, il m'a certainement écrit. Pourquoi ses lettres ne me sont-elles point arrivées ?... La guerre va mal, Hullin, nous avons tout le monde contre nous. On ne veut pas de notre Révolution, vous le savez comme moi. Tant que nous étions les maîtres, que nous remportions victoire sur victoire, on nous faisait bonne mine ; mais depuis nos malheurs de Russie, ça prend une vilaine tournure.

— Là, là, Catherine, comme votre tête s'emporte !... Vous voyez tout en noir.

— Oui, je vois tout en noir, et j'ai raison... Ce qui m'inquiète le plus, c'est de ne recevoir aucune nouvelle du dehors ; nous vivons ici comme dans un pays de sauvages, on ne sait rien de ce qui se passe... Les Autrichiens et les Cosaques nous tomberaient sur le dos du jour au lendemain, qu'on en serait tout surpris.

Hullin observait la vieille femme dont le regard s'animait, et malgré lui il subissait l'influence des mêmes craintes.

— Ecoutez, Catherine, dit-il tout à coup, lorsque vous parlerez d'une manière raisonnable, ce n'est pas moi qui viendrai vous contredire... Tout ce que vous dites maintenant est possible... Je n'y crois pas, mais il faut avoir le cœur net. Je me proposais d'aller à Phalsbourg, dans la huitaine, acheter des peaux de mouton pour faire des garnitures de sabots, j'irai demain. A Phalsbourg, place forte et bureau de poste, on doit avoir des nouvelles sûres... Croirez-vous alors à celles que je vous rapporterai de là-bas ?

— Oui.

— Bon, c'est donc entendu... Je partirai demain de bonne heure... Il y a cinq lieues, vers six heures je serai de retour... Vous verrez, Catherine, que toutes vos idées tristes n'ont pas le sens commun.

— Je le souhaite, répondit la fermière en se levant, je le souhaite. Vous m'avez un peu rassurée, Hullin... Maintenant je remonte à la ferme, et j'espère mieux dormir que la nuit dernière... Bonne nuit, Jean-Claude !

III

Le lendemain, au petit jour, Hullin, revêtu de sa culotte de gros drap bleu des dimanches, de son ample veste de velours brun, de son gilet rouge à boutons de cuivre, et coiffé du large feutre montagnard, relevé en cocarde sur le devant de sa face vermeille, se mettait en route pour Phalsbourg, un grand bâton de cormier au poing.

Phalsbourg est une petite place forte, à cheval sur la route impériale de Strasbourg à Paris ; elle commande la côte de Saverne, les défilés du haut Barr, de la Roche-Plate, de la Bonne-Fontaine et du Graufthal. Ses bastions, ses avancées, ses demi-lunes se découpent en zig-zags sur un plateau rocheux : de loin on croirait pouvoir en franchir les murs d'une enjambée ; mais, en arrivant, on découvre le fossé large de cent pieds, profond de trente, et les sombres remparts taillés dans le roc en face. Cela vous arrête tout court. Du reste, sauf l'église, la maison commune, les deux portes de France et d'Allemagne en forme de mitre, les aiguilles des deux poudrières, tout le reste se cache derrière les glacis. Telle est la petite ville de Phalsbourg, qui ne manque pas d'un certain caractère de grandeur, surtout lorsqu'on traverse ses ponts et qu'on pénètre sous ses portes trapues, garnies de herbes à dents de fer. A l'intérieur, les maisons se distribuent par quartiers réguliers : elles sont basses, bien alignées, construites en pierre de taille ; tout y porte le cachet militaire.

Hullin, poussé par sa robuste nature et son humeur joyeuse à ne jamais s'alarmer pour les choses à venir, considérait tous les bruits de retraite, de débâcle et d'invasion qui circulaient dans le pays, comme autant de mensonges propagés par la

mauvaise foi. Aussi, qu'on juge de sa stupéfaction, lorsqu'au sortir de la montagne et sur la lisière des bois, il vit le tour de la ville rasé comme un ponton : plus un jardin, plus un verger, plus une promenade, plus un arbre, plus une broussaille ; tout était abattu à portée de canon. Quelques pauvres diables ramassaient les derniers débris de leurs maisonnettes et les portaient en ville. On ne voyait plus rien à l'horizon que le cordon des remparts, traçant sa ligne sombre au-dessus des chemins couverts. Ce fut un coup de foudre pour Jean-Claude ; durant quelques minutes, il ne put articuler une parole ni faire un pas.

— Oh ! oh ! dit-il enfin, cela va mal, cela va très-mal ! On attend l'ennemi !

Puis, ses instincts guerriers reprenant le dessus, un flot de sang colora ses joues brunes.

— Ce sont pourtant ces gueux d'Autrichiens, de Prussiens, de Russes, et tous ces misérables ramassés jusqu'au fond de l'Europe qui sont cause de tout cela ? s'écria-t-il en agitant sa trique ; mais gare ! nous leur ferons payer le dégât !...

Il était possédé d'une de ces colères blanches, telles qu'en éprouvent les honnêtes gens lorsqu'on les pousse à bout. Malheur à celui qui l'aurait regardé de travers en ce moment !

Vingt minutes après, il entra en ville, à la suite d'une longue file de voitures attelées de cinq et six chevaux, traînant à grand-peine d'énormes troncs d'arbres destinés à construire des *blockhaus* sur la place d'armes. Entre les conducteurs, les paysans et les chevaux hennissant, tempêtant, faisant feu des quatre pieds, marchait gravement un gendarme à cheval, le père Kels, qui semblait ne rien entendre et disait d'un ton rude :

— Courage, courage, mes amis... nous ferons encore deux journées jusqu'à ce soir... Vous aurez bien mérité de la patrie !

Jean-Claude franchit le pont.

Un nouveau spectacle s'offrit à lui dans la ville. Là régnait l'ardeur de la défense : toutes les portes étaient ouvertes, hommes, femmes, enfants, allaient, couraient, aidaient à transporter les poudres et les projectiles. On s'arrêtait par groupes de trois, quatre, six, pour s'informer des nouvelles.

— Hé ! voisin !

— Quoi donc ?

— Un courrier vient d'arriver ventre à terre... Il est entré par la porte de France.

— Alors il vient annoncer la garde nationale de Nancy.

— Ou peut-être un convoi de Metz.

— Vous avez raison... les boulets de seize manquent... Il faudrait aussi de la mitraille. On va casser les fourneaux pour en faire."

Quelques bons bourgeois en manches de chemise, debout sur des tables, le long des trottoirs, s'occupaient à blinder leurs fenêtres avec de grosses pièces de bois et des paillasses ; d'autres roulaient devant leurs portes des cuves d'eau. Cet enthousiasme ranima Hullin.

— A la bonne heure ! s'écria-t-il, tout le monde est de la fête ici... Les alliés seront bien reçus."

En face du collège, la voix glapissante du sergent de ville Harmentier criait : "Faisons savoir que les casemates vont être ouvertes, à cette fin que chacun puisse y faire transporter un matelas et deux couvertures par personne.—Et que messieurs les commissaires de la place vont commencer leur tournée d'inspection, pour reconnaître que chaque habitant a trois mois de vivres d'avance, dont il devra justifier.—Ce jourd'hui 20 décembre 1813.—Jean Pierre Meunier, gouverneur."

Tout cela, Hullin le vit et l'entendit en moins d'une minute, car toute la ville était en l'air.

Des scènes étranges, sérieuses, comiques, se succédaient sans interruption.

Vers la ruelle de l'arsenal, quelques gardes nationaux traînaient une pièce de vingt-quatre. Ces braves gens avaient une pente assez rapide à graver : il n'en pouvait plus. "Hue ! de l'ensemble, mille tonnerres ! Encore un coup d'épaule !..."